

ALI Rhône-Alpes

MERES : Réelles, Symboliques, Imaginaires et autres. 28 et 29 Avril 2018 à Chambéry

Exposé : ***Absence de pacte de parole ?***

Philippe Berté

Aux Antilles françaises, serait présente la parole en détour ou en ruse selon l'écrivain Edouard Glissant¹, c'est une forme de parole qui se serait organisée dans les conditions historiques de la colonisation pour ruser « avec » les maîtres, pour marronner les maîtres, forme de parole qui se serait maintenue aujourd'hui dans la société entre les gens, ou des gens avec eux-mêmes. Cette parole en détour, il s'agit d'une « impossibilité de symbolisation » dit-il, d'une « impossibilité de saisir le réel dans lequel on vit, ou le réel qu'on vit ».

Il dit encore « on fait le tour de la question au lieu de l'aborder de front », or nous savons avec Lacan que le Réel ne peut être saisi, mais abordé, approché par des-tours de signifiants. C'est le fonctionnement même de la parole, elle fonctionne par des-tours autour de l'objet.

Toutefois, ce que désigne Edouard Glissant renvoie il me semble à ce qu'on peut constater dans la clinique du social en Martinique : La parole qu'un homme adresse à une femme constitue rarement un pacte, ainsi que la parole des hommes entre eux. Les femmes semblent tenir mieux parole. Ainsi le pacte symbolique fonctionne rarement dans ce qu'on nomme trop facilement des « couples », ou bien dans les entreprises, ou dans la réalisation de projets pour la collectivité. Les hommes sont rarement à l'heure aux rdv, ce qui n'est pas le cas des femmes qui sont plutôt ponctuelles.

Pour qu'une entreprise puisse fonctionner, il faut par exemple que la parole directrice soit énoncée par un descendant de colon ou par quelqu'un qui prend une position paternaliste, ou bien que cette entreprise soit dirigée par un homme ou une femme venant d'une société autre (métropolitaine, indienne, chinoise).

Mais la parole des femmes, surtout de celles qui sont mères² est relativement sûre, sans doute liée à la nécessité, à leur engagement dans l'éducation des enfants (ce sont elles qui s'occupent de la transmission de la langue, de l'alimentation, de la scolarité, des finances, de

1 Cf Une journée avec E. Glissant : 23 Juin 2007, éd ALI 2009, p.28,29

2 Etymologie de « Mère » : du latin *Mater* « femme qui a mis un enfant au monde ». Ce terme signifie aussi « branche mère, tronc principal ». Par image, il exprime la cause, l'origine, la source d'une chose ou d'un phénomène.

Mater a donné : Mère, matrix (sein, matrice, registre, matricule), materia (matière), maternus(maternel), maternitas (maternité) , matrimonium (matrimonial), matrona « femme mariée » (matrone), matrastra « femme du père » (marâtre).

Latin *Mamma* : maman, grand-mère, nourrice, mamelle.

l'épargne), les pères pouvant être absents ou négligeants sur ces domaines.

Toutefois, les femmes antillaises même si leur parole tient à l'égard de leurs enfants, parole nouée, n'arrivent quasiment pas à mener de projets entre elles, n'arrivent point à faire pacte de travail entre elles, la dimension de rivalité et de jalousie prenant souvent le dessus.

D'autre part la parole des femmes à l'égard des enfants ou des hommes, est sans doute plus en lien avec l'amour, et avec la demande d'amour, que la parole des hommes, ce qui oriente sans doute leur parole à elles vers une stabilité, ou une quête de stabilité.

Le titre de mon exposé n'est pas assez précis, mais renvoie plutôt à la question : cette rareté de pacte entre les adultes, est la conséquence de quelle type de difficulté dans la relation du sujet au grand Autre parental ?

Alors que le lien de parole de la mère vers ses enfants, et l'amour qu'elle leur porte constituent un pacte.

Pacte, vient du latin *pactum* « accommodement, convention », et du verbe *pacisci* « conclure un accord ».

Mais le pacte dit « conscient » passé entre les adultes, entre des partenaires sexuels, pacte organisé par un fantasme, n'est pas de même nature que celui entre la mère et les enfants, qui lui est un pacte on pourrait dire pulsionnel, « les relations du langage au corps », un pacte qui relève du système de nouage extrêmement complexe représenté par le graphe du désir.

Une mère, en général offre sa parole aux enfants, les inscrit dans la langue, et dans une organisation du langage de type discours du maître. Elle répond à leurs demandes, et par là fait preuve d'amour, don d'amour. Elle allume les pulsions et par là l'enfant commence à lui répondre et à répondre aux autres. Ainsi le graphe du désir qui se construit pour le jeune enfant en deux ans environ, résulte d'échanges serrées, riches, répétés, jouissifs entre l'enfant et les proches qui s'occupent de lui.

L'ouvrage de Patrick Chamoiseau, *La matière de l'absence*, construit autour du décès de sa mère, souligne il me semble l'importance de ces différentes choses : l'absence, le vide, le manque, la perte, la quête, l'objet rien, etc. dans le processus de subjectivation, et de création ou de progrès chez un parlêtre.

Charles Melman indiquait dans sa conférence ici à Chambéry en 2005 « **Ce qu'une mère peut transmettre de plus précieux à l'enfant c'est son manque, c'est sa division, sa castration** » ! ³, ce qui est représenté sur le graphe par le manque dans l'Autre, \bar{A} , ou le signifiant du manque dans l'Autre.

Que le très jeune sujet repère, reconnaisse le manque dans l'Autre maternel, le Désir-de-la-Mère, c'est relativement courant, et il peut y répondre soit sous le mode de l'Idéal, soit par l'objet, ou en se faisant objet pour l'Autre maternel.

3 Conf de C. Melman à Chambéry, janv 2005, *La fonction des mères aujourd'hui*

Mais symboliser le manque de l'Autre maternel est sans doute une opération progressive, longue, rare, que l'analyse peut permettre d'effectuer, mais ne réussit pas forcément.

Cette symbolisation progressive chez un analysant, relève sans doute d'une réélaboration, d'une réorganisation longue du schéma *L*, et si cette élaboration réussit on peut dire qu'il y a mise en place d'un Nom-du-Père nouveau pour le sujet, d'un S1 nouveau, c'est-à-dire que c'est une opération qui aboutit à une castration.

Mais d'autres sujets, sans passer par l'analyse, se trouvent sans doute dans la nécessité d'effectuer cette opération de symbolisation, on peut penser à certains artistes, à certains écrivains. D'autres sujets peuvent créer une lettre nouvelle, on peut penser à la lettre mathématique.

Autre solution pour les femmes et les hommes : se trouver un Nom-du-Père en devenant des fidèles assidus des religions, par exemple Evangéliste, ou Témoins de Jehovah, etc.

Alors Jean-Paul Hiltenbrand nous a dit ce matin que « *le Nom-du-Père est le symptôme des analystes* » ... , bon, je vous en parlerai un peu tout de même.

Mais pour un enfant, qu'un homme (un père, un beau-père, ou un passant) introduise un interdit dans le système pulsionnel et désirant Mère-enfant, ouvre un autre trou que celui de la castration maternelle. Cet interdit qui s'appuie sur le Réel sexuel (c'est-à-dire sur la Jouissance phallique, la jouissance Autre, et le non-rapport adultes-enfants) métaphorise le Désir-de-la-Mère. Le Nom-du-Père donne à l'enfant, surtout en ce qui concerne le garçon, une possibilité (ce n'est pas une obligation, et l'enfant peut refuser cette possibilité) de s'ouvrir au social, de se dégager du manque ou du Désir de l'Autre maternel.

Le Nom-du-Père n'est pas une nécessité, nous le savions déjà pour les filles.

C'est-à-dire que le Nom-du-Père ouvre pour le garçon une deuxième piste de création (par rapport à la piste première de l'Idéal, ou de l'objet de l'Autre maternel), de subjectivation, pour s'ouvrir au social, pour dans le futur arriver à établir un pacte avec d'autres hommes, ou arriver à établir un pacte avec une femme.

Aux Antilles françaises, pour un nombre important de familles, ce qui fait limite dans le système pulsionnel entre la mère et les enfants, c'est souvent un interdit venant du social : c'est-à-dire de la crèche, de l'école, d'autres membres de la famille de la mère, de l'assistante sociale, de la PMI, du Centre Médico Psychologique.

Donc un interdit qui ne s'appuie pas sur un Réel sexuel comme ce serait le cas pour un Nom-du-Père.

Quel type de castration une mère peut transmettre sans présence d'un Nom-du-Père ? Sa castration étant différente de la castration d'un homme : une femme n'est pas toute-phallique, pas toute engagée dans la fonction phallique symbolique.

Ainsi elle peut transmettre une fonction phallique, mais cette fonction peut être connectée au sexuel sur les versants Imaginaire et Réel, et pas forcément symbolique. Dans ce cas cette fonction phallique n'invite pas le garçon à s'engager par rapport à une femme, une femme autre que la mère (la mère reste alors la Reine-Mère, la déesse incestueuse), et donc à s'engager par rapport à une progéniture, et à fonder une nouvelle famille. Mais cette orientation, ce destin dépendra aussi de la lecture, de la réélaboration éventuelle que le garçon fera de la castration maternelle.

Autre manière de formuler cela : Au lieu que les garçons reçoivent la parole d'un homme, une parole commandée par un fantasme, où la fonction phallique symbolique est en relation avec un objet cause du désir petit a , c'est-à-dire une parole où le désir est de type $\Phi(a)$, les garçons reçoivent une parole où les tours de la demande, et le manque dans l'Autre maternel, sont en relation avec le phallus imaginaire, c'est-à-dire que c'est la dimension de jouissance pulsionnelle, ou de jouissance Autre qui sont privilégiées, ainsi qu'un désir de type $\mathcal{A}(\varphi)$, ou $\varphi(\mathcal{A})$ ⁴ selon l'écriture de Lacan.

C'est le phallus imaginaire comme objet petit a qui est sollicité.

Ainsi les garçons reçoivent une parole féminine (si l'on se réfère au tableau de la sexuation de Lacan), une parole venant de l'Autre maternel, de la mère en tant que femme. Où la fonction symbolique n'est pas venue mettre la limite, l'interdit.

Ils peuvent alors y aller à fond vers des idéaux, ou des jouissances : devenir des héros sportifs, des héros des études, ou des héros des addictions, des héros du maternel, et se sentir parfois, ou à certains moments comme des zéros.

Il me semble que pour nombre de sujets nés en Martinique, descendants d'esclaves, leur parole est ainsi structurée, d'où une parole qui s'affirme peu, indécise, flottante, on serait tenté de dire « où l'affirmation ne constitue pas un engagement », c'est-à-dire le « *oui pa ni pouchi* » créole, mais ce qu'a démontré Freud avec son article *La négation*, c'est qu'il faut d'abord le passage par la négation pour pouvoir s'engager, s'affirmer.

Et c'est en passant par une négation, parfois longue, ce qu'on appelle en langage commun « une crise », qu'on peut aussi se construire une autre modalité de fonctionnement.

Et puis se créer un Non, *N-o-n*, c'est-à-dire un signifiant qui s'oppose à l'ensemble des autres signifiants, un signifiant nouveau S1 qui s'oppose à l'ensemble des autres signifiants S2, c'est qq chose de spécifique au sujet humain, au parlêtre. Opération qui produit un sujet métamorphosé, nouveau.

Cette clinique dont je vous ai parlé, ne constitue pas qq chose de si particulier, aux Antilles, mais appartient aussi à la modernité des sociétés occidentales.

Une mère ne peut pas tout faire, elle n'est pas toute, elle n'est pas *potomitan* (poteau central de la maison), Maria Briand-Monplaisir nous en parlera demain, le phallus imaginaire ne

4 Actes des Journées à Milan 17, 18 sept 2005, *Désir d'homme. Désir de femme ?*, p.108, éd de l'ALI, remarque de J-P Hiltenbrand

peut pas tout faire.

Cette clinique du social rejoint l'exemple dont nous a parlé Pierre Arel ce matin, ainsi que ce qui a été dit lors du débat qui a suivi.

Je vous remercie.